

DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL ET COMMUNICATION INTERCULTURELLE : UN TRAIT D'UNION OU UN SIMPLE POINT-VIRGULE?

Chantale Godin

Doctorante, Université du Québec à Trois-Rivières,
Centre de recherche interuniversitaire sur la communication, l'information et la
société (CRISIS)

Résumé : *Cet article porte sur le développement international et la communication interculturelle. Il s'interroge sur l'arrimage que peuvent avoir ces deux termes. Sont-ils suffisamment agencés pour qu'on parle d'un trait d'union, ou sont-ils deux entités distinctes nécessitant que la métaphore ne soit réduite au point-virgule? Essentiellement, cet article tente de trouver des réponses en ce qui concerne le développement international sous la perspective de la communication interculturelle : quelle place occupe-t-elle, quelle est la valeur qu'on lui accorde dans le contexte de la mondialisation et de l'élargissement des frontières? Bref, la communication interculturelle est-elle un ingrédient de succès et un incontournable du développement international réussi? L'analyse d'un premier rapport sur le développement de l'après-2015 est offerte en guise de première réflexion sur cette interrelation, et ce, dans l'objectif de faire une étude plus exhaustive par la suite.*

Mots-clés : *Développement ; communication interculturelle ; objectifs de développement ; discours, dialogue international ; gestion de projets internationaux.*

Abstract: *This article focuses on international development and intercultural communication, and the link between these two concepts: are these two concepts similar enough to be joined by a hyphen, or are they separate entities so that the metaphor should be reduced to a semicolon? Essentially, this article attempts to find answers in regard to international development from the perspective of intercultural communication. What role does it play, what is its value in the context of globalization and the expansion of borders? In short, is intercultural communication an ingredient of success and a key to a successful*

international development? The analysis of a report on development post-2015 is offered as a first reflection on this relationship with the aim of producing a more comprehensive doctoral study later on.

Key words : *Development; Intercultural communication; Discourses, international dialogue; Development Goals; International Project Management.*

INTRODUCTION

Cet article porte sur le développement international et la communication interculturelle. Il s'interroge sur l'arrimage que peuvent avoir ces deux termes : sont-ils suffisamment agencés pour qu'on parle d'un trait d'union, ou sont-ils deux entités distinctes nécessitant que la métaphore ne soit réduite au point-virgule? Nous comptons, à travers cet article, faire quelques escales qui nous permettront de nourrir cette réflexion. Dans un premier temps, nous définirons ces deux concepts, leur contexte historique, leur évolution et comment ils sont utilisés dans le discours de l'après-2015 et des Objectifs du Millénaire pour le développement (OMD) élaborés en 2000. Dans un second temps, nous comptons nous attarder sur le rapport entre ces deux termes en posant un regard plus précis sur une publication récente des Nations Unies intitulée *Pour un nouveau partenariat mondial : vers l'éradication de la pauvreté et la transformation des économies par le biais du développement durable; Rapport du Groupe de personnalités de haut niveau chargé du programme de développement pour l'après-2015*¹ (2013). Ce rapport constituera notre premier terrain d'analyse du discours portant sur la notion de développement. Il nous permettra d'explorer la place de la communication interculturelle dans le développement et, s'il y a lieu, de penser ce dialogue de compréhension mutuelle non seulement comme un ingrédient essentiel au développement, mais aussi comme un thème transversal nécessaire au discours souhaité concernant les futurs objectifs de développement du millénaire. Aux fins d'analyse, comme il s'agit d'un premier terrain, nous verrons à confronter les critiques apportées, notamment par Gilbert Rist (1994, 2013), sur le développement avec quelques variables descriptives de la communication interculturelle développées par Hofstede et Minkov (2010). Essentiellement, cet article est l'amorce d'une réflexion sur le développement international sous la perspective de la considération de la communication interculturelle : quelle place occupe-t-elle, quelle est la valeur qu'on lui accorde dans le contexte de la mondialisation et de l'élargissement des frontières? Bref, est-elle un

¹ Afin d'alléger le texte, nous utiliserons le terme *Rapport de l'après-2015* pour désigner la publication. Pour consulter le rapport voir : <http://www.post2015hlp.org/wp-content/uploads/2013/07/post-2015-HLP-report-French.pdf>

ingrédient de succès et un incontournable du développement international réussi? Cette première étape nous mènera par la suite à l'étude de nombreux rapports qui sont publiés en cette période de réflexion sur l'après-2015 et qui seront analysés pour notre recherche doctorale. Ce travail sera aussi empreint de 25 ans d'expérience en développement international et de cette sensibilité à la dimension interculturelle qui, nous le croyons, est un incontournable.

LE DÉVELOPPEMENT APRÈS LES OMD

On parle de développement depuis déjà plus de 70 ans et, pourtant, les inégalités persistent encore et naissent également dans des régions dont on n'aurait jamais fait mention auparavant. L'aide internationale (ou le développement international) a évolué à travers de grandes rencontres internationales qui se sont conclues sur de multiples déclarations destinées à permettre un meilleur partenariat mondial, une prise en charge locale, un arrimage plus adéquat entre les donateurs ou encore la transparence de l'aide et l'atteinte de résultats de développement efficaces. On peut rappeler les forums de Rome (2003), Paris (2005), Accra (2008) et plus récemment Busan (2011), où la communauté internationale revoyait l'état des lieux en matière d'efficacité de l'aide. Ces forums ont été présentés comme des efforts considérables déployés à la transformation de partenariats d'aide en de véritables forces pour le développement (Site Web, OCDE, forum de Busan)². C'est dans la même lancée que les OMD ont vu le jour en 2000 et ont été endossés d'un commun accord par nombre de grandes organisations mondiales et par tous les États. Ces OMD ont été orientés vers huit secteurs d'intervention et comportaient des cibles à atteindre pour 2015, avec toute une série d'indicateurs de mesure visant l'amélioration des conditions de vie de multiples populations. Nous voilà maintenant à l'aube de la date butoir et plusieurs publications (OCDE, ONU, etc.) sur la progression de ces cibles nous indiquent qu'elles ne seront pas toutes atteintes. Dans ces circonstances, doit-on repenser la forme actuelle du développement? Comment les nouvelles cibles se dessineront-elles? Quelles seront les leçons tirées des 15 dernières années? La communauté internationale s'interroge sur la forme que prendront les nouveaux objectifs pour

² Pour plus d'information, consultez le site :

<http://www.oecd.org/fr/cad/efficacite/quatriemeforumdehautniveauusurlefficacitedelaide.htm>

l'échéancier 2015-2030 à travers de nombreuses plateformes et initiatives. Pensons aux panoplies de rencontres menées sous la gouverne des Nations Unies, les plateformes de discussions entourant la place des personnes handicapées (société civile réunie entre autres autour de la mise en place de la Convention internationale relative aux droits des personnes handicapées), les forums reliés à la place de l'éducation, dont les travaux de l'UNESCO, ou encore les travaux reliés aux indicateurs de santé sous la direction de l'Organisation mondiale de la santé (OMS)³.

Approche et premier terrain d'analyse

Le Rapport de l'après-2015 que nous avons ciblé comme premier terrain traite de l'état des lieux des objectifs de développement du millénaire pour la tranche 2000-2015 et des nouvelles orientations relativement à la prochaine tranche de 2015-2030. On y revoit les objectifs de développement actuels et comment ils devront être repensés pour mieux exceller dans ce deuxième échéancier. En vue de l'analyse de ce rapport, nous avons parcouru la littérature et la chronologie entourant le développement international pour répertorier ce qui circonscrit ce concept et la critique qu'on en fait. Pour le thème de la communication interculturelle, nous avons suivi un parcours similaire en ajoutant un inventaire des quelques variables qui la définissent à partir d'auteurs qui se sont penchés sur ce terme et qui sont reconnus pour leurs études comparatives de large portée géographique. Ce volet a aussi été enrichi de travaux qui s'interrogent sur la façon dont on fait le développement (Claessens, 2013; Rist, 1994; Noël, 1997; Brown, 2012) et ce sur quoi nous devrions nous attarder. Nous-mêmes avons été témoins d'initiatives de développement qui se sont soldées par des échecs, faute de considérer la culture des communautés en place ou d'avoir amorcé un dialogue à la base.

Mais quel lien peut-on établir entre le savoir sur le développement et le concept de communication interculturelle? Pour Hassan Zaoual « les échecs

³ Consulter le site Web pour plus de détails sur les nombreuses initiatives : http://www.un.org/fr/millenniumgoals/beyond2015_archives.shtml

du développement” dans le tiers-monde⁴ ne découlent pas du fait de tenir compte de la spécificité des structures d'accueil, mais bien de l'impensé du développement c'est-à-dire de la culture d'origine » (cité dans Rist, 1994, p. 57). C'est dans cette optique que nous voulons poser un regard critique sur la question. Il nous est apparu pertinent de renchérir sur ces propos en présentant les distinctions que font Agbobli et Hsab (2011) entre la culture, la communication et le développement. Ils mentionnent

[...] qu'il n'existe pas de formule universelle de développement. Le développement ne doit se faire par l'imitation pure et simple du modèle des pays développés, mais naître de la culture de chaque société. D'une part, dans le processus de mondialisation on ne peut s'employer à neutraliser les cultures en vue de développer un marché de biens et services à l'échelle planétaire; cette nouvelle mondialisation ne peut qu'engendrer une déculturation qui présage une perte de valeurs humaines, l'oubli des racines sur lesquelles repose toute nation et, enfin, le retour au fondamentalisme ou à la violence. D'où la nécessité de préserver les productions culturelles de l'effet aseptisant d'un marché transnational. D'autre part, il est nécessaire de revoir entièrement le paradigme de la communication, de passer du diffusionnisme à la communication inclusive, à la communication participative, sans laquelle le développement sera toujours artificiel et éphémère (Agbobli et Hsab, 2011, p. 9).

L'objet de notre recherche a donc été articulé autour de ces bases théoriques et le travail de ces chercheurs a alimenté nos interprétations des discours entourant le développement avec la considération de la communication interculturelle. Des variables ont été établies pour repérer la communication interculturelle dans le rapport témoin aux fins de cet article. Nous sommes consciente des limites d'un premier terrain, mais comme nous le précisons, d'entrée de jeu, il s'agit d'une amorce pour susciter le questionnement en s'appuyant sur un discours (rapport) sur le développement.

⁴ Le concept de tiers-monde était encore utilisé en 1994. Aujourd'hui on parle de pays émergents ou en voie de développement.

Le discours : un agencement de mots parfois révélateur

S'intéresser au discours demande de reconstituer le contexte dans lequel il a pris forme. Comme le souligne Barry (2002) en citant Grawitz : « un texte est un mode d'organisation spécifique qu'il faut étudier comme tel en le rapportant aux conditions dans lesquelles il est produit. Considérer la structure d'un texte en le rapportant à ses conditions de production, c'est l'envisager comme discours » (Grawitz dans Barry, 2002, p. 1). Une mise en situation des OMD est donc nécessaire pour mettre en lumière le contexte lors de leur élaboration en l'an 2000.

Le livre de Gilbert Rist *Le développement : histoire d'une croyance occidentale* (2013) offre une critique de la question du développement. C'est sur cette critique que se fonde en partie notre approche. L'auteur affirme, en présentant son ouvrage : « pour moi la critique du "développement" reste nécessaire, tant que ce mot fétiche continuera d'être utilisé pour susciter des espoirs infondés » (Rist, 2013, p. 15). Bien que le développement vise à améliorer les conditions d'existence de la majorité de l'humanité et qu'il révèle un désir d'engagement sincère pour réduire la pauvreté, l'auteur rappelle que le « développement » survit comme une lueur d'espoir collectif, car il repose sur une croyance profondément ancrée dans l'imaginaire occidental (Rist, 2013). Le développement ne se présente pas sous une seule facette qui soit négative et sans résultats; toutefois, il y aurait lieu de s'interroger sur la façon de le faire. C'est sur ce chemin que nous transporte Gilbert Rist. Pour lui,

[l]e « développement » est constitué d'un ensemble de pratiques parfois contradictoires en apparence qui pour assurer la reproduction sociale obligent à transformer et à détruire, de façon généralisée, le milieu naturel et les rapports sociaux en vue d'une production croissante de marchandises (biens et services) destinées, à travers l'échange, à la demande solvable (Rist, 2013, p. 34-44).

Cette vision du développement de Rist a contribué à notre questionnement. En outre, l'interaction sociale qu'engendrent les mouvements croissants de populations et les transformations technologiques soulèvent aussi des questions d'ordre culturel et interculturel. John Wilmoth, directeur de la Division de la population du Département des affaires économiques et sociales (DESA) des Nations Unies, affirmait, lors d'une conférence en 2013, « que le nombre de migrants internationaux a atteint 232 millions de personnes, soit 3,2 % de la population mondiale, contre 175 millions en 2000 » (Centre d'actualités de l'ONU, 2013)⁵. Cela nous interpelle en matière du dialogue entre cultures, de la communication internationale, de la compréhension de l'autre et, enfin, de la compréhension mutuelle. Face à l'élargissement des frontières et, paradoxalement, face au rétrécissement de la planète que cela produit, la communication interculturelle est désormais au cœur de notre quotidien. Par conséquent, les acteurs du développement se multiplient aussi et ces interactions soulèvent cette question de la communication avec les populations concernées.

En faisant un état des lieux de la littérature, nous avons retenu la définition suivante comme la plus appropriée pour la « communication interculturelle » : comme elle suscite un accord mutuel entre deux interlocuteurs, elle serait en fait « deux personnes (ou deux groupes) de culture différente (sens large de culture) en interaction négociant un signifié commun » (Stella Ting-Toomey dans Schoeffel et Thompson, 2007, p. 3). Cette définition renvoie à l'acte de négocier, qui implique une lecture commune de l'entente conjointe du signifié. Schoeffel et Thompson ajoutent :

Si nous souhaitons réellement négocier un signifié commun dans une situation interculturelle, nous devons abandonner l'idée que notre perception est partagée universellement, et que nos

⁵ On y rapporte aussi que selon les grandes tendances actuelles, le rapport de l'ONU révèle que 136 millions de migrants internationaux résidaient dans l'hémisphère nord et 96 millions dans l'hémisphère sud : 82,3 millions ont effectué des migrations Sud-Sud, tandis que 81,9 millions auraient migré du Sud vers le Nord (Centre d'actualités de l'ONU, 2013). <http://www.un.org/fr/development/desa/news/population/migrants.html>

interprétations sont « évidentes ». En situation interculturelle, il ne s'agit pas de déterminer quelle perception est juste, mais plutôt de s'interroger : « comment se fait-il que je perçoive ce que je perçois, et que tu perçoives ce que tu perçois? » Si une telle conversation commence, il est possible d'avancer vers la négociation d'un signifié commun. (2007, p. 3)

Afin d'entamer cette réflexion, nous avons mis ces deux concepts, soit le développement international et la communication interculturelle, en face-à-face dans l'analyse du Rapport de l'après-2015. Parcourons d'abord brièvement l'histoire de ces deux concepts.

Le développement : un concept essoufflé

Prenons quelques lignes pour revisiter les origines du concept de développement et voir les nouvelles formes qu'il revêt en ce XXI^e siècle. Ce travail de défrichage offre un aperçu de l'évolution du développement « international ». Ce concept nous interpelle sur le plan des rencontres des cultures, par le biais de ce qu'on appelle depuis environ 70 ans l'*aide internationale*. Le concept de développement international possède en soi plusieurs qualificatifs (durable, économique, etc.). On peut notamment évoquer, à ce sujet, les noms de Claessen (2013), Beudet (2009), Noël (1997), ou encore Mattelart (1992) ou Rogers (1962). Rogers synthétise le concept de développement comme étant « [...] un type de changement dans lequel de nouvelles idées sont introduites dans un système social en vue de produire une augmentation des revenus par personne et des niveaux de vie à travers des méthodes de production plus modernes et une organisation sociale perfectionnée » (1962, p. 121). Sa définition rejoint celle de Rist (2013) de par son caractère économique. Noël (1997), pour sa part, soulève l'idée de l'entrée en force d'une catégorisation des pays, et donc de la naissance des concepts de « développement » et de « sous-développement ». Il se crée alors « une dynamique avec la notion de sous-développement, qui est l'état, "le retard", dans lequel apparaissent les pays qui n'ont pas encore accès à ce bien-être. Pour beaucoup, après la Deuxième Guerre mondiale, il ne fait pas de doute

que ce “retard” doit être comblé dans les meilleurs délais » (Noël, 1997, p. 11). Ces divers regards ont mis en avant-scène cette notion de comparaison entre cultures. C’est aussi ce qui donne naissance à ce que Mattelart appelle une « stratégie de changement fondée sur une charte des standards minimaux » (1992, p. 183). On assiste alors à une classification des pays en voie de développement selon des échelles de mesure, une sorte de théorie quantitative du développement basée sur des indices (Mattelart, 1992). La mesure la plus utilisée aujourd’hui est celle de l’indice de développement humain.

Parler de développement, c’est aussi parcourir son histoire. Nous ne retiendrons que quelques faits historiques de la deuxième moitié du XX^e siècle. En 1944, les accords de Bretton Woods instaurent le système financier international et donnent naissance à la Banque mondiale (BM) et au Fonds monétaire international (FMI). Ces institutions étaient associées à la reconstruction de l’après-Deuxième Guerre mondiale, connue sous l’appellation du plan Marshall. Dans le même ordre d’idées, en 1949, le président américain Truman, en spécifiant que les États-Unis doivent devenir les « champions du monde libre », évoquait alors l’aide aux ex-colonies (Beaudet, 2009, p. 47). La coopération internationale, selon divers intérêts et en fonction de diverses stratégies géopolitiques et géoéconomiques, devient une réalité à une échelle inédite (Beaudet, 2009, p. 47). Un peu plus tard, en 1952, naît le concept de tiers-monde qui représente alors les pays en marge des axes politiques dominants d’après-Deuxième Guerre mondiale. C’est Alfred Sauvy, un démographe français, qui met au monde l’expression du « tiers-monde ». Ce concept évoque un « troisième » ensemble politique et économique, qui cherche à trouver sa place entre le bloc occidental et le bloc soviétique (Beaudet, 2009).

L’Organisation des Nations Unies (ONU) proclame en 1960 la « Décennie du développement ». Cette période temporelle est ainsi marquée par l’émergence de nombreuses agences de développement international, dont l’Agence des États-Unis pour le développement international (USAID) en 1961 et l’Agence canadienne de développement international (ACDI) en 1968, maintenant fusionnée au sein du ministère des Affaires étrangères, Commerce et

Développement (MAECD) du Canada. Plusieurs autres grandes organisations internationales voient le jour au cours de cette période, enchaînant la création d'un système international du développement, et ce, suivant la création même des Nations Unies. La création de toutes les agences spécialisées des Nations Unies⁶ telles que nous les connaissons aujourd'hui prennent alors naissance. L'ensemble de ces organisations donne lieu à toute une interaction entre cultures qui se mobilisent pour le développement pour se manifester dans la notion d'appui à autrui. On peut évoquer la Charte des Nations Unies, signée en 1945 par 52 pays, qui contenait un chapitre dédié aux buts et principes de ce qu'on appelle aujourd'hui le développement international : « Réaliser la coopération internationale en résolvant les problèmes internationaux d'ordre économique, social, intellectuel ou humanitaire, en développant et en encourageant le respect des droits de l'homme, et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion » (Noël, 1997, p. 13). Ainsi va naître cette notion de « développement international », qui prendra la forme d'une « aide » d'un pays à un autre par le biais d'un appui financier. On associe ainsi ce rapport à un changement purement économique par ceux qui en bénéficient tout comme le présentaient Rist (2013) et Mattelart (1992). Ce dernier développe un peu plus cette question en faisant des associations avec ce qu'il appelle le « système-monde », c'est-à-dire un système où les populations sont toutes interreliées sur l'échiquier international et où autant le négociant que le négocié prennent sens. Ainsi, les rapports internationaux entre le Nord et le Sud sont définis par des décisions, des stratégies politiques et des orientations qui déterminent la place que prend un pays dans cette négociation de ce système-monde (Mattelart, 1992).

En l'an 2000, les Objectifs du Millénaire pour le développement voient le jour et sont endossés par nombre de grandes organisations mondiales et par tous les États d'un commun accord. Ceux-ci se donnent alors des cibles à atteindre pour

⁶ On peut nommer le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD), l'Organisation des Nations unies pour le développement industriel (ONUDI), l'Organisation des Nations unies pour le développement, l'éducation, la science et la culture (UNESCO), le Fonds des Nations unies pour l'enfance (UNICEF), l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), l'Organisation mondiale de la santé (OMS) ou encore l'Organisation de l'aviation civile internationale (OACI).

des secteurs de développement afin de répondre aux besoins des plus pauvres et d'améliorer leurs conditions de vie. De ces objectifs naissent des liens étroits qui deviennent alors nécessaires entre les nations. On ne peut garder sous silence que la mise en place de conditions de développement international passe nécessairement, comme nous l'avons dit, par divers acteurs. Celle-ci entraîne toute une panoplie de projets de développement international qui surgissent de ce système-monde. Projets dont il faut assurer la gestion en concertation avec des partenaires et des communautés culturelles diverses.

Concernant l'établissement de ces partenariats internationaux, Noël (1997) nous rappelle qu'il est essentiel de prendre connaissance des leçons apprises : « [...] pour cela, il faut vouloir tirer les enseignements de nos actions antérieures, ce qui veut dire nous intéresser et nous instruire, bien plus que par le passé, du contexte culturel des pays que nous prétendons aider » (Noël, 1997, p. 39). La gestion de projets de développement international appellera donc à une minutie rigoureuse et à une compréhension du contexte dans lequel nous voulons des changements conséquents. C'est ce qui nous amène maintenant à aborder le concept de communication interculturelle qui, comme l'affirme Noël (1997), doit être une préoccupation centrale dans nos pratiques de gestion de projets internationaux.

La communication interculturelle : plus qu'un dialogue

Les années 1980 et 1990 ont fait naître de façon exponentielle les travaux de recherche comprenant une composante culturelle. On y a interrogé tout autant les rôles genrés, l'âge, l'ethnicité, les racines culturelles, l'identité, les valeurs, les stéréotypes, les messages véhiculés dans les magazines ou à la télévision, la signification des superhéros, des revendications diverses, etc.⁷ Bref, on y a abordé des thèmes au cœur des préoccupations entourant la culture dans le contexte de la mondialisation et de l'effervescence des médias de masse (Baker et Raney, 2007). Cet intérêt pour la culture a mené certains chercheurs à

⁷ Pour en savoir davantage, voir : Morling et Lamoreaux (2008); Saïd (1980), réédition en 2003; Imada (2012); Pettijohn et Sacco (2009).

s'interroger sur la question de l'Autre, sur sa compréhension dans un contexte culturel différent. À ce chapitre, les travaux de Hofstede et Minkov (2010) ou encore de Kohls et Knight (1994) en communication interculturelle ont nourri notre compréhension de cette dimension culturelle des rapports entre les groupes sociaux par les variables de comparaison que ces auteurs ont déterminées dans leurs travaux.

Selon Dahl (2004), l'emploi du terme communication interculturelle dans la littérature remonterait à 1959, date de la publication de l'ouvrage *Le langage silencieux* de Edward T. Hall. Ce dernier y évoquait toute la dimension cachée du langage entre deux interlocuteurs en prenant l'analogie de l'iceberg. La culture est partout, mais on ne connaît pas la sienne tant qu'on n'est pas confronté à une autre, précisait-il. Kohls et Knight (1994) ont repris l'analogie de l'iceberg tout comme l'avait fait Hall (1959). Cette analogie consiste à faire une correspondance imagée des éléments culturels dont nous sommes relativement conscients (que l'on voit : coutumes, langue, histoire, comportements externes, manières, etc.) et des éléments culturels dont nous sommes moins conscients (plus difficile à voir au premier contact : valeurs, présomptions, visions du monde, modes de pensée, etc.). Les premiers sont représentés par ce qui est à la surface de l'eau et les deuxièmes par ce qui n'est pas visible à la surface de l'eau mais constitue un large volume. Le contact entre deux cultures nous renvoie aussi le miroir de notre propre culture; c'est ce qui nous interpelle sur la définition de notre culture et de ses attributs.

Pour cheminer vers le signifié commun qu'évoquaient Schoeffel et Thompson (2007) dans leur définition de la communication interculturelle, il nous faut aussi explorer comment comprendre qui nous sommes et qui ils sont. Pour Vatter (2003), l'évolution des travaux entourant la communication interculturelle gravite autour de quatre axes principaux : 1) l'étude des processus d'interaction interculturelle; 2) les transferts culturels; 3) les processus de perception culturelle; et 4) l'interculturalité. Les processus d'interaction interculturelle concernent la mise en relief des similitudes et différences entre cultures. Pour ce qui est des transferts culturels, Vatter (2003) les définit comme étant les formes de médiation entre cultures, plus précisément les biens et les

pratiques culturels qui sont transférés et reçus dans la culture cible : informations, discours, textes, institutions (transferts d'objets, de produits ou de biens de consommation). « Le processus de perception culturelle, [pour sa part], consiste à la déconstruction d'images ou de représentations collectives d'une autre culture (médias, textes littéraires ou journalistiques, publicité, beaux-arts » (Vatter, 2003, p. 36). Finalement, « les processus de communication interculturelle ne comprennent pas seulement des formes de contacts interculturels ou de transferts entre des entités culturelles différentes, mais mènent aussi à l'émergence de formes d'existence et d'expression hybrides, dont l'interculturalité fait partie intégrante » (Vatter, 2003 p. 37). Retenons en outre les travaux de Hofstede et Minkov (2010) à titre d'exemple.

Ces derniers ont fait une analogie avec les pelures d'oignon, en représentant l'imperceptible de la culture (les valeurs) au centre de celui-ci. Ainsi, il faut faire des observations exhaustives pour comprendre toute la complexité d'une culture, tel un oignon. Ils résument ainsi les manifestations de la culture par quatre principaux termes : les symboles, les héros, les rituels et les valeurs (Hofstede et Minkov, 2010). Ils définissent les symboles comme étant des mots, des attitudes, des images ou des objets qui sont porteurs d'une symbolique partagée par une même culture. Les héros sont pour leur part des personnages estimés par un groupe social particulier. Les rituels, d'autre part, relèvent des activités collectives, que ce soit du domaine du protocole, des salutations, des cérémonies religieuses ou autres qui, comme le mentionnent Hofstede et al. (2010), renforcent la cohésion du groupe, mais ne sont pas d'une utilité technique spécifique. Les valeurs expriment une réalité beaucoup plus profonde, parsemée de sentiments et d'émotions. On entre ainsi dans un domaine beaucoup plus complexe et moins palpable. Les vases communicants entre ces divers termes évoquent ainsi la culture et la façon dont elle se forge selon l'environnement où on grandit et au sein des groupes sociaux avec lesquels nous interagissons. Nous allons ainsi nous reconnaître l'un et l'autre, parfois même inconsciemment, dans les mêmes éclats de rire ou dans l'interprétation des images qui nous sont offertes. Les pratiques, elles, peuvent changer selon la maîtrise de notre culture et le contact avec d'autres façons de faire. À partir de cette base, Hofstede et Minkov ont mené des recherches

comparatives sur le plan interculturel qu'ils ont développées dans une centaine de pays sur la base de cinq principales dimensions. Leurs travaux auront permis de mettre en parallèle divers pays et de faire des corrélations par rapport à ces cinq dimensions; 1) la distance hiérarchique, 2) les rôles sociaux selon une dialectique des sexes entre « masculinité et féminité »; 3) le contrôle de l'incertitude; 4) l'individualisme *versus* le collectivisme; et 5) la relation avec les valeurs traditionnelles et l'importance que la société accorde à cette dimension. Ainsi, ces dimensions évoquent tout autant le témoignage de notre appartenance à une culture ou à une autre et la façon dont nous le manifestons, que ce soit sur le plan de l'espace et du corps, des distances entre interlocuteurs, du langage verbal et non verbal, de la religion ou des croyances, des valeurs traditionnelles, etc. Nombre d'auteurs ont répertorié ces codes culturels et l'importance de la connaissance du milieu où on interagit pour éviter des écueils⁸. La liste est longue et dense à connaître pour éviter les affronts ou les incompréhensions et favoriser notre intégration et notre acceptation dans une communauté déterminée. Surtout, cette dimension est encore plus importante quand nous voulons travailler avec diverses communautés culturelles en développant des projets conjoints. Bref, avec une connaissance adéquate d'une autre culture, nous entrons dans une approche de la communication « interculturelle ». Il s'agit non seulement de communiquer, mais aussi de se comprendre et, à ce chapitre, la réciprocité est essentielle.

On le note, la communication interculturelle appelle à tout un art et demande un temps d'arrêt important pour apprivoiser la partie invisible de la culture. Percer tous les paramètres d'une culture n'est donc pas un exercice particulièrement simple. On se doit de s'y investir pour en comprendre tous les rouages.

Analyse du discours à partir d'une publication sur les OMD pour l'échéancier 2015-2030

Corpus de références pour notre analyse du discours : quelques orientations

⁸ À ce sujet, voir Samovar, Porter et McDaniel (2012), Dresser (2005) ou Kohls et Knight (1994), pour ne nommer que ceux-là.

Le développement et plus particulièrement la communication interculturelle reposent sur une série de variables qu'il est opportun de dégager dans un cadre discursif. Par conséquent, nous allons considérer la lecture critique du développement en nous basant sur les éléments présentés précédemment, notamment sur les travaux de Rist (2013), et tenter de puiser des similitudes ou contradictions dans le discours identifié comme terrain d'analyse. Le cadre de référence et les cinq valeurs relevant de la culture développées par Hofstede et Minkov (2010) seront notre source de références en matière d'éléments de repérage pour le volet de la communication interculturelle.

Le discours en vue de l'après-2015 : les Objectifs du Millénaire pour le développement

Revenons sur les Objectifs du Millénaire pour le développement adoptés en l'an 2000. Orientés vers huit secteurs d'intervention, ces objectifs étaient respectivement : 1) réduire l'extrême pauvreté et la faim; 2) assurer à tous l'éducation primaire; 3) promouvoir l'égalité des genres et l'autonomisation des femmes; 4) réduire la mortalité infantile; 5) améliorer la santé maternelle; 6) combattre le VIH/SIDA, le paludisme et les autres maladies; 7) assurer un environnement humain durable; 8) construire un partenariat mondial pour le développement. Chacun de ces objectifs comportait des cibles à atteindre pour 2015 avec toute une série d'indicateurs de mesure. À l'aube de 2015, la communauté internationale s'interroge sur la forme que prendront les nouveaux objectifs pour l'échéancier 2015-2030 et c'est ce que nous retrouvons dans le Rapport de l'après-2015.

Ce rapport contient, entre autres, de nouvelles cibles pour l'après-2015, cinq principales réorientations transformatrices et des recommandations. Les cinq axes de travail sont : 1) ne laisser personne de côté; 2) placer le développement durable au cœur des débats; 3) transformer les économies pour créer des emplois et favoriser un mode de croissance inclusif; 4) construire la paix et créer des institutions efficaces, transparentes et responsables pour tous; et 5) créer un nouveau partenariat mondial. Le but de ce rapport est de repenser un

nouveau cadre de développement avant la date butoir de 2015. Les objectifs indicatifs, à être éventuellement entérinés par la communauté internationale, ont été revus et enrichis et se comptent au nombre de 12 pour l'échéancier 2015-2030. On les lit comme suit :

- 1) mettre fin à la pauvreté;
- 2) autonomiser les filles et les femmes et parvenir à l'égalité des sexes;
- 3) garantir une éducation de qualité et des programmes de formation tout au long de la vie;
- 4) assurer les conditions d'une vie en bonne santé;
- 5) assurer la sécurité alimentaire et l'équilibre nutritionnel;
- 6) assurer un accès universel à l'eau et à l'assainissement;
- 7) garantir une énergie durable;
- 8) créer des emplois, des moyens d'existence durables et une croissance équitable;
- 9) gérer les richesses naturelles de façon durable;
- 10) assurer une bonne gouvernance et un cadre institutionnel efficace;
- 11) garantir des sociétés stables et pacifiques;
- 12) créer un environnement mondial favorable et encourager les financements à long terme.

Les auteurs mentionnent par ailleurs que le rapport sera considéré comme incomplet pour ses lecteurs et mènera certainement à d'autres débats d'ici l'échéancier de 2015. Nous les avons donc pris au mot.

Le développement : un mot fétiche?

Après analyse de ce rapport, force est de constater que les espoirs infondés évoqués par Rist (2013), pour qui le pouvoir du discours sur le développement réside dans sa capacité à séduire et non dans ses résultats positifs, sont une fois de plus bien présents dans le contenu du texte. Après avoir considéré le concept de développement seul, au terme des 32 pages du rapport, aucune définition de ce terme n'est proposée. Pourtant, on compte près de 250 mentions du mot *développement* ou de ses dérivés : *sous-développés*,

développés, en développement. Par ailleurs, le concept est habillé de divers qualificatifs, mais le plus évoqué est de loin celui de *développement durable*. Se bouscule ainsi, à travers le texte, le développement sous toutes ses formes : le développement durable, le développement économique, le développement social, le développement régional, le développement transformateur, le développement pacifique et même le développement inversé. Nous avons été d'ailleurs étonné de voir apparaître ce dernier qualificatif très peu utilisé encore dans la littérature sur le développement et que les auteurs associent aux conflits. Ils définissent le conflit comme du développement inversé, c'est-à-dire du développement en mode négatif, tout comme le serait le -1 en bas du point de congélation pour le climat.

Nous sommes directement dans l'utilisation du concept tel que Rist l'évoquait : un « mot fétiche, qui est aussi un mot-valise ou un mot-plastique » (Rist, 2013, p. 37). Le discours qui nous est présenté réaffirme que « le développement existe, d'une certaine manière, à travers les actions qu'il légitime, les institutions qu'il fait vivre et les signes qui attestent sa présence [...] tout compte fait, c'est l'ensemble des activités humaines qui peuvent être entreprises au nom du "développement" » (Rist, 2013, p. 37). Comme si le concept n'était pas encore assez largement utilisé, les auteurs évoquent tout autant des synonymes du concept de développement ou de ce qu'il inspire. À titre d'exemple, nous avons noté l'emploi des termes : *croissance rapide, transformation économique, activités durables, progrès, changer de cap, transformer, provoquer un changement de paradigme, changer leur vie, réformer, éliminer l'extrême pauvreté, garantir des normes de vie minimales, prévoir des perspectives d'avenir, progrès extraordinaires, avenir prospère et viable, progrès irréversible, réorientation formatrice et croissante créatrice*. Ces trois dernières mentions sont particulièrement intéressantes. Le *progrès irréversible* évoque la notion de « durabilité », mais aussi d'aucune possibilité d'échec. Les deux autres termes *réorientation formatrice* et *croissante créatrice* appellent à une reconsidération de ce qui a été fait à ce jour et incitent à du nouveau, à des éléments innovateurs, ce que les auteurs tendent à associer à un changement de paradigme ou une transformation sociale.

Ce discours est à la fois teinté d'espoirs et « exprime une volonté de ne pas se laisser décourager par les échecs passés » (Rist, 2013, p. 50). C'est pourquoi Rist parle de croyances envers le développement. Il précise d'ailleurs que « le poisson est l'être le moins bien placé pour découvrir l'existence de l'eau » (p. 53). Ainsi le développement se manifeste à partir d'une construction basée sur celui qui l'observe :

À cet égard, le cas du « développement » a valeur d'exemple. Les représentations qui lui sont associées et les pratiques qu'il entraîne varient d'un extrême à l'autre selon que l'on adopte le point de vue du « développeur », engagé à faire advenir le bonheur qu'il espère pour les autres, ou celui du « développé », contraint de modifier ses relations sociales et son rapport à la nature pour entrer dans le monde nouveau qu'on lui promet. Sans parler du technocrate chargé de rédiger un texte manifestant l'originalité de l'institution qui l'emploie ni du chercheur décidé à prouver que les paramètres qu'il a retenus sont les seuls capables de rendre compte du phénomène qu'il étudie. (Rist, 2013, p. 25).

Pour conclure, le discours présenté dans ce rapport cadre très bien dans une approche économique du développement et dans la perspective d'une vision élaborée par les développeurs. Mais qu'en est-il de la considération interculturelle dans tout cela?

La communication interculturelle : un concept noyé sous celui du développement

Avec tout l'émerveillement entourant le développement dans ce rapport, nous nous serions attendu à autant en matière de communication interculturelle. Or, de toute évidence, la communication interculturelle n'est pas la préoccupation centrale de ce rapport. Pourtant, à la lecture de la table des matières, il y avait lieu de croire que certaines sections auraient très bien pu se prêter à cet exercice. Notons à titre indicatif les titres suivants : 1) Consultations des populations et recueil de points de vue; 2) Ne laisser personne de côté; 3) Transformer les économies pour créer des emplois et favoriser un mode de

croissance inclusif; 4) Répondre aux questions transversales; 5) L'unification des objectifs mondiaux avec les plans nationaux pour le développement ou encore; 6) Le travail en collaboration avec les autres.

Nous nous sommes buté à un travail beaucoup plus complexe en ce sens que nous avons dû décortiquer le texte, puisque aucune section ne portait explicitement sur cette considération interculturelle, du moins pas en nous basant sur les variables qu'évoquent Hofstede et Minkov (2010). Toutefois, nous avons été en mesure de sélectionner quelques passages qui donnaient soit primauté aux personnes en matière de discours inclusif, première étape d'une communication inclusive, soit qui appelaient à une compréhension commune ou encore à une compréhension des besoins pour mieux y répondre.

Concernant le discours inclusif, nous nous sommes intéressé à la première composante du rapport : « ne laisser personne de côté ». Les auteurs y avancent l'importance de tenir compte de tous les individus et nous retenons, entre autres, l'utilisation des concepts d'appartenance ethnique, de sexe ou de race. La portée géographique est aussi mentionnée, ce qui appelle également à l'échange interculturel. On peut lire :

Nous devons rester fidèles aux promesses initialement contenues dans les Objectifs du Millénaire pour le développement et terminer ce qu'ils ont commencé. Après 2015, nous devrions passer de la réduction à l'éradication de l'extrême pauvreté sous toutes ses formes. Nous devrions nous assurer que chacun d'entre nous, indépendamment de son appartenance ethnique, sexe, situation géographique, handicap, race ou autre critère, jouisse des droits humains universels et des opportunités économiques les plus élémentaires. Nous devrions fixer des objectifs visant les groupes victimes d'exclusion, en nous assurant par exemple de suivre les progrès à tous les niveaux de revenus et en offrant une protection sociale pour aider chacun à faire face aux incertitudes de la vie (Nations Unies, 2013, p. 8).

Dans le deuxième axe d'intervention, « Placer le développement durable au cœur des débats », notons :

Pendant vingt ans, la communauté internationale a aspiré à intégrer les dimensions sociales, économiques et environnementales de la durabilité, mais aucun pays n'y est encore parvenu. [...] Nous devons arriver à une plus grande inclusion sociale. Il s'agit d'un défi universel, pour chaque pays et chaque habitant de la planète. [...] Les pays développés ont un rôle particulier à jouer en favorisant les nouvelles technologies et en réalisant les progrès les plus rapides en matière de réduction de la consommation non viable. Bon nombre des plus grandes entreprises au monde mènent déjà cette transformation vers une économie verte dans un contexte de développement durable et d'élimination de la pauvreté. [...] nous pourrions éradiquer définitivement la pauvreté et répondre aux aspirations de huit milliards d'individus en 2030 (Nations Unies, 2013, p. 8).

Ces affirmations gravitent aussi autour de l'importance de l'inclusion et de la préoccupation sociale pour favoriser la durabilité. Les termes qui appellent à la communication dans le texte sont visibles lorsque les auteurs font mention d'une interconnexion, d'une interaction et d'une compréhension des besoins. Les deux extraits choisis en font foi. Notons, dans un premier temps :

Mais le plus grand échec des OMD réside dans le fait qu'ils ont omis d'intégrer les aspects économiques, sociaux et environnementaux du développement durable tel que l'envisage la Déclaration du Millénaire, et qu'ils n'ont pas pris en compte la nécessité de promouvoir des modèles de consommation et de production durables. De ce fait, l'environnement et le développement n'ont jamais été correctement traités en même temps. Chacun travaillait dur – mais souvent séparément – sur des problèmes interconnectés (Nations Unies, 2013, p. 7).

Et, dans un deuxième temps :

Les populations doivent être au cœur d'un nouveau partenariat mondial. À cette fin, chacun doit pouvoir exprimer sans crainte ses points de vue et participer aux décisions qui affectent sa vie. Chacun doit avoir accès à l'information et à des médias indépendants. De nouvelles formes de participation telles que les médias sociaux et le crowdsourcing peuvent permettre aux gouvernements, aux entreprises, aux organisations de la société civile et au monde universitaire d'interagir avec les citoyens, de comprendre leurs besoins et d'y apporter de nouvelles réponses (Nations Unies, 2013, p. 13).

Le seul préfixe « inter » n'aura par contre pas réussi à nous convaincre. L'interculturel en soi est, lui, resté lettre morte. Bien que nous soyons critique quant à l'absence de cette considération interculturelle, il nous a semblé pertinent de recenser dans l'agencement du discours les concepts, expressions ou passages qui faisaient appel à la communication, histoire d'alimenter notre désir de puiser des éléments de dialogue. Notre parcours nous aura permis de recenser les concepts et l'agencement des expressions suivantes : *esprit de coopération, faire part de leurs opinions et de leurs priorités, consultations auprès d'entreprises du monde, principes de l'humanité commune et du respect mutuel, compréhension commune de notre humanité partagée, supprimer les barrières, action commune, travailler ensemble, partenariat mondial, vision commune, résumer un message convaincant, être facile à comprendre et communiquer sans jargonner, basé sur un consensus, partenariat, développer la confiance par le dialogue, bénéficier au maximum de la mondialisation, système d'échange ouvert et divergences de points de vue.*

Nous avons relevé quelques expressions intéressantes en termes communicationnels. La plus significative ou la plus complète est sans contredit la *compréhension commune de notre humanité partagée*, qui vient à la fois diminuer la distance entre les parties prenantes, viser une compréhension commune que nous évoquions dans notre définition de la communication interculturelle, et corroborer la notion de partage voire, d'échange ou de

négociation. Ainsi, nous avons pu associer quelques éléments que nous pouvons lier à la variable du langage, truchement obligé de la communication, mais sans plus. On ne traite pas de l'interaction et du comment interagir avec succès. Un dernier élément que nous avons noté est que le rapport en soi est le fruit d'un travail collectif constitué de 26 personnes provenant d'autant de pays répartis sur toute la planète.

Fondamentalement, la considération interculturelle est bien peu étayée et gagnerait à être développée davantage si nous voulons faire de l'échéancier 2015-2030 une imbrication multiscalaire de l'ensemble des éléments clés du développement dans lesquels nous plaçons la communication interculturelle comme un ingrédient essentiel, tout comme un thème transversal à faire valoir dans le discours. Selon nous, c'est là que naissent les enjeux de développement toujours à l'avant-scène aujourd'hui. Une approche du développement qui tient compte de la voix de ceux qui y auront droit pourra éventuellement créer un sentiment d'appartenance au projet et offrir une meilleure durabilité à long terme.

Conclusion

Au terme de ce parcours, rappelons que notre cheminement a été de tenter de relever les variables faisant appel au développement et à la communication interculturelle, ou du moins s'y rapprochant. Bien que ces deux concepts aient fait un bon bout de chemin historique, se courtisant ou s'offrant des rendez-vous à l'occasion, ils marchent encore trop souvent individuellement dans leur sentier. Le mariage de ces deux concepts n'est donc pas si simple et nous rappelle qu'il y a encore une distance importante qui les sépare, même dans la littérature où on les traite en parallèle, sauf pour certains auteurs (notons Claessens, 2013 et Noël, 1997). La logique gagnerait à les voir davantage liés.

Évidemment un seul rapport ne suffit pas pour émettre trop rapidement des conclusions, mais de toute évidence, ces constats sont non négligeables quand on parle d'une mobilisation internationale autour d'objectifs communs que sont les Objectifs du Millénaire pour le développement. Cette analyse sera reprise pour nombre de rapports et nous pourrons voir si cette logique se répète. Nous

convenons donc que ce rapport s'inscrit dans un discours de communication internationale, pour emprunter les mots d'Agbobli et Hsab (2011), une communication entre divers pays sans plus.

L'international réfère à une situation de communication qui, à différents niveaux, met en contact des cadres étatiques distincts, des relations entre nations, desquelles découle toute une série de problématiques ayant lien avec des acteurs, des gouvernements, des organisations et des groupes inter ou multinationaux » (Agbobli et Hsab, 2011, p. 11).

Il est important d'apporter la distinction que font ces deux auteurs lorsqu'ils présentent la communication interculturelle et la communication internationale en rapport à la compréhension des enjeux :

D'entrée de jeu, statuons qu'il y a une réciprocité indéniable entre les deux domaines : les communications internationales servent de contexte pour comprendre les enjeux *d'interculturalité*, alors que les communications interculturelles servent de contexte pour comprendre les enjeux *d'internationalités*, pour ainsi dire (Agbobli et Hsab, 2011, p. 10).

On peut ajouter que les auteurs de ce rapport ont tout de même tenu un discours inclusif, compte tenu du ralliement que ce discours veut promouvoir auprès de l'ensemble des acteurs internationaux. Certes le sujet est loin d'être épuisé, mais il nous renvoie à l'idée d'une nouvelle forme de développement à repenser pour répondre aux besoins des sujets de droit⁹ qui en seront garants. Les metteurs en scène du développement de l'après-2015 devront avoir les compétences nécessaires en efficacité interculturelle pour que ce trait d'union

⁹ Le travail incluant une perspective de droits humains présent dans le monde du développement favorise l'utilisation du vocable *sujet de droits* plutôt que *bénéficiaires*, bien que plusieurs grands bailleurs utilisent toujours le vocable de *bénéficiaires* dans leurs produits de communication.

soit véritable, à défaut du point-virgule. Cette démarche nous rappelle l'importante considération à avoir de l'Autre dans nos lancées économiques du développement si nous voulons un changement durable avec des résultats conséquents, comme l'évoquent aujourd'hui plusieurs acteurs du développement.

RÉFÉRENCES

Agbobli, C. et Hsab G. (2011). *Communication internationale et communication interculturelle : regards épistémologiques et espaces de pratique*. Québec, QC : Presses de l'Université du Québec.

Baker, K. et Raney, A. A. (2007). Equally super? : Gender-role stereotyping of superheroes in children's animated programs. *Mass Communication & Society*, 10 (1), 25-41.

Barry, A. O. (2002). Les bases théoriques en analyse du discours. Montréal : Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie. Repéré à <http://www.er.uqam.ca/nobel/ieim/IMG/pdf/metho-2002-01-barry.pdf>

Beaudet, P. (2009). *Qui aide qui? Une brève histoire de la solidarité internationale au Québec*. Montréal, QC : Les Éditions Boréal.

Brown, S. (2012). *Struggling for effectiveness*. Kingston, ON : McGill-Queen's University Press.

Centre d'actualités de l'ONU (2013). *Le nombre de migrants dans le monde dépasse les 232 millions, selon l'ONU* (Publication du Centre d'actualité de l'ONU). Repéré à <http://www.un.org/fr/development/desa/news/population/migrants.html>

Claessens, J. (2013). « *Qui a dit que nous avons besoin de vous* », *Récits de coopération internationale*. Montréal, QC : Les Éditions Écosociété.

Dahl, S. (2004). An Overview of Intercultural Research. *Middlesex University Discussion Paper*, 26, 1-13.

Dresser, N. (2005). *Multicultural Manners: Essential Rules of Etiquette for the 21st Century* (éd. rév.). Hoboken, NJ : John Wiley & Son.

Hall, E. T. (1959). *The silent Language*, Garden City, NY : Doubleday.

Hofstede, G. et Minkov, M. (2010). *Cultures et organisations : comprendre nos programmations mentales* (3^e éd.). Paris, France : Pearson Education.

Imada, T. (2012). Cultural narratives of individualism and collectivism: A content analysis of textbook stories in the United States and Japan. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 43(4), 576-591.

Kohls, L. R. et Knight, J. M. (1994). *Developing Intercultural Awareness : A Cross-Cultural Training*. Yarmouth, MA : Intercultural Press.

Lamoreaux, M. et Morling, B. (2012). Outside the head and outside individualism-collectivism: Further meta-analyses of cultural products. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 43(2), 299-327.

Mattelart, A. (1992). *La communication-monde : histoire des idées et des stratégies*. Paris, France : La Découverte.

Nations Unies. (2013). *Pour un nouveau partenariat mondial : vers l'éradication de la pauvreté et la transformation des économies par le biais du développement durable; Rapport du Groupe de personnalités de haut niveau chargé du programme de développement pour l'après-2015* (Publications des Nations Unies). Repéré à <http://www.post2015hlp.org/wp-content/uploads/2013/07/post-2015-HLP-report-French.pdf>

Noël, G. (1997). *Le développement international et la gestion de projet*. Québec, QC : Presses de l'Université du Québec.

Pettijohn, T. F. et Sacco, D. F., Jr. (2009). The language of lyrics: an analysis of popular Billboard songs across conditions of social and economic threat. *Journal of Language and Soc Psychology*, 28 (3), 297-311.

Rist, G. (1994). *La culture, otage du développement*. Paris, France : Édition l'Harmattan.

Rist, G. (2013). *Le développement : histoire d'une croyance occidentale* (4^e éd.). Paris, France : Les Presses Sciences Po.

Rogers, E. M. (1962). *Diffusion of Innovations*. New York, NY : The Free Press of Glencoe.

Saïd, E. W. (1980). *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*. Paris, France : Éditions du Seuil.

Samovar, L. A., Porter, E. R. et McDaniel, E. R. (2012). *Intercultural Communication*. Boston, MA : Cengage Learning.

Schoeffel, V. et Thompson, P. (2007). *La communication interculturelle*. Repéré à http://www.ymca.int/fileadmin/library/6_Communications/1_General_Tools/Communication_interculturelle_1.pdf

Vatter, C. (2003). La recherche interculturelle. État des lieux en Allemagne, *Questions de communication*, 4, 27-41.